

Conception : HEC Paris

CONTRACTION DE TEXTE

OPTIONS : SCIENTIFIQUE, ÉCONOMIQUE,
TECHNOLOGIQUE, LITTÉRAIRE

Jeudi 3 mai 2018 de 14 h. à 17 h.

Résumez en QUATRE CENTS MOTS plus ou moins 5 % (soit 380 – 420 mots), le texte suivant, en vous attachant à mettre en valeur les idées essentielles et les articulations de la pensée de l'auteur.

Mentionnez le décompte par 50 mots et, en fin de copie, reportez le nombre de mots utilisés.

N.B. :

Cet exercice doit rester impersonnel dans le fond comme dans la forme, et respecter STRICTEMENT les limites imposées.

La copie doit être entièrement rédigée : la correction et la clarté de la langue entrent pour une part dans l'appréciation du correcteur.

Aucun document n'est autorisé. L'utilisation de toute calculatrice et de tout matériel électronique est interdite.

Nous baignons aujourd'hui dans une culture molle et permissive, si libérée des interdits (du moins en apparence) qu'on cherche laborieusement ce qui pourrait encore surprendre ou choquer. Les conduites, les images, les mots qui, autrefois, soulevaient les émotions, inspiraient de la honte ou de l'indignation, sont banalisés à tel point que les médias s'essoufflent à la recherche de scandales qui puissent, en dépit de la saturation, frapper un public anesthésié. La rigueur de la règle et le défi de la transgression appartiennent à un passé qui s'éloigne. Il y a peu, la publication de Sade soulevait une tempête et se réglait devant les tribunaux ; cinquante ans plus tard, l'événement paraît si incongru qu'il relève de l'histoire ancienne. Dans ces conditions, nous risquons d'oublier que l'érotisme a pu être un choix philosophique hardi, une posture subversive et dangereuse. Plus généralement, il faut un effort de mémoire pour se rappeler que la littérature a milité, jadis et naguère, dans la dissidence, qu'elle a bravé les censures et qu'elle a été souvent, contre les abus de pouvoir, le refuge de la liberté. (...)

Pour déplacer les bornes de la routine et ouvrir le monde à son versant caché, la littérature n'a pas besoin d'argumenter ni de polémiquer. Sa force tient à l'évocation d'un univers ténébreux, qui est une part de nous-mêmes et pourtant nous échappe. Il suffit qu'à l'espace familial, surveillé, elle superpose un ordre de phénomènes normalement censurés pour que l'existence prenne soudain une profondeur insolite et que les certitudes étroites de la vie consciente se mettent à bouger. On connaît la théorie freudienne du rêve éveillé : au même titre que les visions oniriques et les divagations diurnes de l'imagination, l'œuvre d'art dévoile le monde des fantasmes. Parce qu'elle échappe aux contraintes du principe de réalité, elle offre une compensation, imaginaire mais essentielle à notre équilibre, aux sacrifices que nous impose l'ordre moral et social. Elle mime la liberté et, par cet accomplissement hallucinatoire des contenus de l'inconscient, nous permet de vivre, par procuration, une vie plus pleine, plus accueillante à nos désirs et nos angoisses. Faisant entendre cette voix montée des profondeurs de la psyché, la littérature est investie d'une fonction vitale : par elle, nous reconnaissons les forces interdites et, au lieu d'en avoir honte, nous en jouissons. Par elle encore, l'imaginaire prend consistance, le déraisonnable acquiert une légitimité, les poussées de l'instinct se chargent d'une dignité nouvelle. Le temps d'une fantasmagorie, nous voici amples et plus libres que dans la vie ordinaire ; réconciliant les deux faces de notre être, nous atteignons à une plénitude dangereuse sans doute, troublante et convulsive, mais qui nous transporte loin des tiédeurs quotidiennes.

L'un des avatars de l'œuvre d'art se charge, mieux que tout autre, de cette fonction compensatoire de rêve éveillé : l'érotisme. On pourrait même soutenir que la littérature, quelle qu'elle soit, a toujours une composante érotique et se demander si elle n'est pas, de nature, érotique, puisque, souterrainement irriguée par le travail des pulsions, elle module, sous des formes plus ou moins cryptées, les élans du désir. Éros serait la source d'énergie qui anime l'écriture et il revêtirait une valeur emblématique, dans la mesure où il dit tout haut ce que d'autres genres camouflent ou édulcorent. Car l'érotisme expose l'objet par excellence que la loi oblige de cacher : l'appétit sexuel. Il lève les inhibitions, donne forme aux images interdites et en revendique la légitimité. Parlant du corps et de ses besoins, ramenant à la surface l'animal refoulé qui repose en nous, il fait entendre une voix – celle de l'organique et du biologique – que la culture officielle s'emploie à assourdir. Il récuse les hypocrisies de l'angélisme et rappelle que l'homme n'est pas fait d'esprit seulement. Des sources de plaisir qui semblaient inviolables, frappées de vergogne, trouvent ainsi accès à la conscience et, un instant, échappent à la peur de la faute. Le processus ne se limite d'ailleurs pas à une opération psychologique. La lecture affecte aussi le corps et se manifeste en symptômes physiques. De tous les types de représentation, l'érotique est le seul qui touche la sphère sensuelle autant que l'intellectuelle, et l'un des rares qui invitent à passer, sans retard, de la parole à l'acte.

L'érotisme fait plus que libérer des fantasmes personnels et réconcilier le moi avec ses penchants secrets. Il balaie les censures culturelles pour renouer aussi avec les forces archaïques qui, à l'aube mythique de la vie, ont donné à la nature ses premières impulsions. Contempler la puissance sauvage du désir, c'est découvrir que l'amour est le moteur par excellence, l'énergie vitale qui crée le monde, puis le transforme et le régénère au gré de renaissances infinies. Le mythe grec fait d'Éros une divinité primordiale, antérieure à tous les autres dieux. Aux quatre éléments qui, dans le magma primitif, se font la guerre, il impose la paix ; entre les forces centrifuges et stériles qui plongent l'univers dans le désordre, il introduit l'union ; il leur imprime l'amour, leur apprend à marier leurs qualités et transforme ainsi le chaos en cosmos. L'érotisme authentique nous fait donc rejouer le mystère des origines : montrant les hommes qui s'accouplent, il reproduit le geste créateur et rend témoignage à la pulsion qui, implantée au cœur des êtres animés, perpétue la vie. Cet Éros cosmique est l'inverse exact des grivoiseries mesquines, des petites salaces auxquelles succombe le discours sur le sexe lorsqu'il est coupé de ses racines mythiques.

Mais il ne suffit pas d'invoquer la levée des inhibitions et le retour fantasmatique aux ardeurs premières. Le processus est plus complexe, et c'est la médiation par l'art, par la littérature, qui fait la différence. Car la pulsion à l'état pur ne génère que la violence et conduit à la mort. Sans distance ni contrôle, elle détruit l'individu et ruine l'ordre social ; les puissances animales triomphent, la civilisation et ses sauvegardes sont livrées à l'anarchie. Le relais par la forme change tout. Dès le moment où il est représenté comme un objet au second degré, l'instinct sauvage ne menace plus. Cette force qui risquait de m'anéantir, je peux la regarder en face, parce que je la mime, je la reproduis, sans m'identifier à elle ni succomber à la fascination. C'est la fonction cathartique telle que Freud l'a reprise d'Aristote : l'art purifie la violence primitive ; il ne l'affaiblit pas, mais la dépasse en la sublimant. Au lieu de subir la tyrannie des fantasmes, je peux alors en jouir intellectuellement. Grâce à la transmutation opérée par l'esthétique, les images refoulées se donnent à voir, séduisantes et pourtant exorcisées ; le spectacle des pulsions s'étale dans toute son énormité, mais, au lieu de conduire à la passion ou la folie, il produit du plaisir.

Ainsi fonctionne l'érotisme : il exprime d'autant mieux l'intensité du désir qu'il lui impose une bride – la prise en charge par une forme belle. La position qu'il occupe est instable et dangereuse : il se situe à la limite de l'harmonie et de l'infamie, de la volupté et de la ruine. Cette subtile négociation entre la reconnaissance des puissances aveugles et le besoin de les contrôler s'opère encore d'une autre manière, à travers une évidence que la littérature amoureuse n'a jamais cessé d'illustrer : le désir a besoin de résistance, il se nourrit d'obstacles. Plus il affronte de dangers et brave d'interdits, plus il est vigoureux. Le plaisir comporte une part de souffrance, il ne peut jamais se reposer.

L'épisode de Mai 68, l'explosion libertaire et la révolution sexuelle des années 1970 ont bien montré, malgré eux, à quel point il était naïf de croire que le plaisir, exalté comme un absolu, pouvait s'affranchir de la règle et s'épanouir en dehors des contraintes. Contre la pensée de Freud, dénoncée pour son caractère répressif, Wilhelm Reich puis Herbert Marcuse avaient plaidé pour une civilisation émancipée de l'ordre moral et de la norme sexuelle. Ils avaient voulu instaurer un autre principe de réalité, qui favorise l'expression de l'instinct et substitue la liberté, le rêve éveillé, l'épanouissement libidinal aux contraintes mutilantes et à la sagesse timorée des bien-pensants. Ainsi allait surgir une contre-culture, qui prônait l'idée d'un désir sans restriction, d'autant plus vif et jouissif qu'il se passerait des sublimations et des médiations

traditionnelles. Débarrassée des vieux tabous, la nouvelle société allait pouvoir s'abandonner aux voluptés de l'amour libre et au dérèglement de tous les sens.

La contestation de 1968 a eu ses torts et ses mérites. À une société conformiste et hypocrite elle a brutalement montré son envers en refusant les fausses pudeurs, en rendant leur dignité au corps et aux sensations. Elle a su aussi défendre le parti de l'imagination, du plaisir, de la spontanéité et pousser jusqu'au bout la logique d'une liberté sans compromis. Mais son aile radicale allait précipiter la défaite. Car la fin des tabous est une illusion, la totale émancipation des mœurs est au mieux un leurre, au pire une imposture : la voie ouverte à de sinistres dérives. Ce qui nous ramène à l'érotisme. Sans distance ni résistance, il verse dans la provocation primaire, il est aussi stérile et dangereux que l'instinct affranchi de tout contrôle. Pour opérer une réelle libération et produire du plaisir, il doit trouver un difficile équilibre entre le déchaînement et la maîtrise des forces ainsi dégagées. (...)

Mais de quoi, au juste, s'émancipe-t-on ? Les interdits changent et les frontières de la tolérance varient selon de multiples paramètres – l'époque, le milieu social, la religion... Les normes qui définissent l'érotisme, et à plus forte raison les distinctions entre divers degrés de provocation – l'obscène, le pornographique –, sont instables et appellent à chaque fois une enquête particulière. Tel phénomène ou tel acte – la nudité, l'homosexualité, les postures... –, ainsi que les mots pour le dire se déplacent sur l'échelle des scandales. Tandis que les bornes de la décence et celles de la faute bougent, les sanctions, elles aussi, fluctuent. Pour toutes ces raisons, les gestes déviants, les discours subversifs changent de signification à travers le temps et l'espace. S'en tenir à des termes généraux, c'est donc manquer la portée singulière – la cible, l'impact, le risque – du défi d'Éros. Le livre que voici¹ repose sur les principes théoriques énoncés tout à l'heure, mais il tente d'échapper à l'anachronisme, à l'indifférenciation, en situant la subversion érotique dans une configuration précise – le XVII^e siècle français.

La montée de l'absolutisme et le raidissement de la Contre-Réforme : tel est donc le terrain sur lequel nous allons voir des francs-tireurs affronter une société d'ordre et de discipline, aussi différente que possible de la latitude actuelle. Nous sommes alors à un âge où, au nom de la centralisation politique et de la religion triomphante, les activités de l'esprit sont placées sous haute surveillance. Qu'il s'agisse de la correction des mœurs ou de la *doxa* théologique, de la langue ou de la création poétique, les pouvoirs s'emploient à neutraliser les forces centrifuges. Après l'effervescence désordonnée et la succession de crises qui, dans tous les domaines, ont ébranlé le XVI^e siècle, la tendance est au durcissement et à la normalisation. Or cette police intellectuelle rencontre des résistances. Des esprits libres déploient toute sorte de ruses – des prodiges de courage et d'habileté – pour se soustraire à la ligne officielle et au conformisme de la pensée unique. De la Fronde à Fouquet, la machine d'État traverse des zones de turbulence ; de Port-Royal à Fénelon, l'Église est secouée de multiples disputes ; et maints auteurs, comme Molière et La Fontaine, dénoncent bravement les risques de glaciation, qu'elle soit politique, morale ou littéraire. Le mythe d'un Grand Siècle uni dans la conquête de l'ordre et dans un cheminement glorieux vers les lumières de la raison, l'image simpliste d'écrivains dociles récupérés par le pouvoir du Trône et de l'Autel, ces clichés trahissent la complexité des forces en présence. Si la notion même de littérature prend corps aux XVII^e et XVIII^e siècles, c'est que les intellectuels se mettent à exercer, de façon plus ou moins visible, un contre-pouvoir, que l'autorité s'efforce de récupérer, de contrôler ou de juguler, reconnaissant, du même coup, son efficacité.

Parmi ces foyers de résistance, il en est un que les spécialistes ont largement ignoré : la voix des rebelles qui proclament les droits du corps et la force du désir – le choix de Don Juan. Je voudrais replacer sur la carte les bribes d'une littérature libre (aux deux sens du terme), une série de textes hardis, parfois triviaux, qui prennent le risque de défendre les valeurs compromises. Car la licence est liberté. Sous ses allures polémiques ou bouffonnes, elle revendique courageusement le droit d'aimer et le droit de penser, souvent délibérément confondus. L'enquête que je propose n'est ni exhaustive ni systématique ; c'est une promenade dans quelques quartiers mal famés du Grand Siècle.

Mais pourquoi Éros ? La discipline asphyxiante qui gagne alors la France frappe, tout particulièrement, les mœurs sexuelles et le discours sur le sexe. Une vague de pudibonderie contamine de larges cercles, un profond malaise devant la chair, que les écrivains, inquiets du sectarisme et de la tartufferie, se doivent de défier. Plus que jamais, dans l'histoire de la chrétienté, l'obsession de l'impur et la peur de la faute, la honte

¹ L'extrait ici reproduit constitue l'avant-propos d'un essai que M. Jeanneret consacre à l'érotisme dans la littérature du XVII^e siècle.

du génital et la répression de l'instinct pèsent sur les consciences. Une éthique de l'abstinence, doublée par une civilisation mondaine qui prétend exercer sur les appétits sensoriels un contrôle rigoureux, s'emploie à proscrire, ou à camoufler, la part du biologique. Une vaste opération de refoulement est en cours, qui censure le pulsionnel et conduit à ce que Jean Delumeau a appelé une « névrose collective de culpabilité ». Telle est la menace que les esprits libres, plus ou moins consciemment, entendent conjurer. Aux fidèles voués à l'ascèse, divisés et mutilés, ils veulent suggérer la légitimité du désir. L'offensive érotique répond donc par la provocation à une autre provocation : la tentation de l'angélisme qui, dans un élan spontané vers le plaisir, ne voit que péché et opprobre.

L'équilibre du corps et de l'esprit, de même que l'unité psychosomatique de la personne, subit encore, dans les premières décennies du XVII^e siècle, une autre atteinte. La conception de la nature ainsi que les méthodes des sciences de la vie connaissent alors un bouleversement profond. La philosophie naturelle avait enseigné, à la Renaissance, que le monde est un animal, que la matière est vivante et habitée par l'esprit : mélange diffus d'animisme et de magie que les novateurs – Galilée, Descartes... – allaient durement critiquer. Ils vident la nature de sa vitalité, la séparent du règne de l'esprit et la réduisent à une série de mécanismes mesurables. La conception cartésienne des animaux-machines allait pousser cette logique à son point extrême. Pour expliquer les phénomènes physiques, on substitue les observations de l'expérience, les raisonnements et les calculs aux croyances, aux intuitions et aux spéculations occultes. Tandis qu'on s'achemine ainsi vers la maîtrise d'une matière désacralisée et déshumanisée, on s'oriente, simultanément, vers la dissociation du corporel et de l'incorporel. Étrange et redoutable coïncidence : à partir d'horizons totalement différents, l'Église et la science moderne convergent en une représentation résolument dualiste de l'être humain. Là encore, quelques penseurs à contre-courant se doivent de rétablir un équilibre, de reconquérir une unité qui se perd.

Le choix de l'érotisme, dès le début du XVII^e siècle, se donne donc à lire comme un acte d'insubordination, un geste de rébellion intellectuelle et politique, une bravade contre le pouvoir montant du Trône et de l'Autel. Pour la première fois dans son histoire, Éros est mobilisé comme porte-drapeau d'une idéologie ou, du moins, comme meneur d'une dissidence. Le message sera d'ailleurs pleinement reçu : l'autorité ecclésiastique, bientôt relayée par la juridiction civile, assimilera la littérature luxurieuse à une offense grave, un délit souvent confondu avec la libre pensée et puni comme une hérésie. Le mouvement qui, au XVIII^e siècle, mettra le libertinage philosophique et son allié, le roman pornographique, au service du matérialisme et de la déstabilisation politique s'amorce. Il est encore diffus, dispersé, intimidé par les menaces, mais il se distingue vaillamment du conformisme ambiant. L'érotisme de la Renaissance, partagé entre le naturisme des poètes et la gaillardise des conteurs, s'était fondu, sans scandale, dans la culture environnante. Un brutal changement de registre, autour de 1600, l'allure obscène et le ton agressif qu'adoptent les histoires d'alcôve, semblent répondre, par le durcissement de la provocation, au durcissement de la répression. Des crispations et des tabous nouveaux sont apparus, qui appellent la riposte. Les deux antagonistes, désormais, seront tour à tour agresseurs et agressés, avec les écrivains qui bravent l'autorité et l'autorité qui, de son côté, se durcit et suscite la résistance. De part et d'autre, on se guette, on se défie, et les enchères montent. Au printemps 1968, le soulèvement a commencé, à Nanterre, lorsqu'on a voulu défendre aux garçons d'accéder aux dortoirs des filles. Tout le monde sait d'ailleurs que le désir se nourrit d'obstacles et s'aiguise sous l'effet des interdits.

Effarouchés ou blasés, les historiens minimisent volontiers cette production : de vulgaires et inoffensives plaisanteries de corps de garde ou des divertissements confidentiels, réservés à quelques gentilshommes jaloux de leur indépendance. Trois théories influentes circulent aujourd'hui, qui conduisent à neutraliser le phénomène et appellent une réplique.

Mikhaïl Bakhtine a montré, à propos de Rabelais et de la fête populaire, que l'explosion d'obscénités pouvait être l'expression sporadique, contrôlée et codée, d'une liberté nécessaire au maintien de la stabilité sociale. C'est le rire du Carnaval qui, loin de compromettre les institutions, les renforce. La prétendue subversion ne serait donc qu'un rite pacifique, une compensation bienvenue, une respiration normale et même nécessaire au bon fonctionnement du système. Mais, dans la culture puritaine qui s'installe, la fonction de défolement n'est plus tolérée. Bakhtine lui-même le dit : l'espace symbolique du monde à l'envers et la représentation euphorique des plaisirs interdits succombent au raidissement des mœurs. Le grotesque n'amuse plus, il dissone ; la sexualité n'est plus jouissive, elle est devenue suspecte. Simultanément, les bouffons, désormais intempestifs, sont chassés de la cour. Si l'autorité avait reconnu aux

textes obscènes un rôle positif dans l'équilibre de la société nouvelle, elle ne les aurait pas poursuivis et jugulés.

Dans le premier volume de son *Histoire de la sexualité*, Michel Foucault défend une thèse séduisante, mais excessive. Le discours sur le sexe à l'âge moderne, dit-il, bien loin d'être réprimé et rejeté dans les marges de la société, se multiplie et répond à une large volonté de savoir. Les supposés secrets d'Éros sont débusqués, investigués et livrés à la curiosité publique avec l'accord des pouvoirs. Exhiber le sexe, c'est donc satisfaire à une demande générale et, par là même, désamorcer le tabou. Foucault, qui écrivait son livre au lendemain de Mai 68, avait sans doute raison de dédramatiser une transgression complaisante, qui vulgarisait le sexe autant ou plus qu'elle le libérait. Les révolutionnaires autoproclamés, un peu trop enclins à accuser les autres de répression et à se décerner des brevets d'esprits affranchis, méritent d'être, à leur tour, démystifiés. Mais cette théorie, extrapolée à une configuration comme celle qui nous intéresse, risque de faire des interprètes d'Éros les complices du pouvoir, les propagateurs d'une science quasi officielle, alors qu'ils affrontent au contraire des menaces qui n'ont rien de chimérique.

Une même condescendance – nous sommes les modernes, affranchis de la tyrannie puritaine, et nous regardons dédaigneusement le passé, asservi à une morale rétrograde – a été dénoncée récemment par Jean-Claude Guillebaud, et elle nous guette. Je sais bien que, pour dramatiser le tableau, je cours le risque de démoniser le XVII^e siècle, de le forcer dans une raideur ou une pudibonderie qui seraient des caricatures. Je reconnais aussi que l'opposition d'un Bien hédoniste et d'un Mal répressif, d'un héroïsme libertin et d'une infamie policière, simplifie une situation plus complexe et nuancée. Guillebaud a raison : les sociétés traditionnelles observent souvent une sévérité théorique et une tolérance pratique ; entre l'interdit et sa transgression, elles appliquent une dialectique, un art de la transaction et du compromis que nous avons oublié. Qui nierait par exemple que les nobles du XVII^e siècle et leurs protégés, loin de succomber à la terreur des gardiens de la morale, ont eu une sexualité débridée ? Tout cela est vrai, mais le procès de Théophile et le scandale de *L'École des filles*², la Querelle du *Cid* et les campagnes contre Molière le sont aussi. Les condamnations, la dissimulation, les ruses de l'équivoque prouvent que les accommodements avaient leurs limites et ne profitaient pas à tous.

Si quelques-uns des auteurs réunis dans ce livre choisissent la confrontation directe et outragent froidement les bonnes mœurs, la plupart, justement, adoptent des stratégies prudentes, de la clandestinité à l'ambiguïté calculée, en passant par tous les stades de la subordination simulée à la provocation voilée. Pour faire sa place, dans une société surveillée comme celle-là, il faut tricher avec la censure et porter le masque. Alain Viala et Christian Jouhaud ont montré que la marge d'indépendance dont dispose l'écrivain est alors très réduite. Il ne peut pas ne pas composer avec le pouvoir – l'aristocratie, l'Église ou l'État. Pour s'émanciper sur un front, il doit avoir fait acte de soumission sur un autre. La part d'assujettissement et celle d'autonomie font l'objet, à chaque coup, d'une pesée extrêmement subtile – une négociation entre la nécessaire obéissance et la non moins nécessaire indépendance intellectuelle. Les uns nous étonnent par la brutalité de leur offensive, en rupture avec toutes les règles, tandis que les autres nous captivent par leurs feintes, leurs subterfuges et leur double jeu. Un XVII^e siècle discipliné et docile, monumental et conformiste ? C'est au contraire le théâtre de confrontations violentes, une scène tourmentée où se conquièrent, dangereusement, le droit de parler et celui de publier, la liberté d'aimer et celle de fantasmer.

Michel Jeanneret,
Éros rebelle, littérature et dissidence à l'âge classique, Paris, Éd. du Seuil, 2003,
« Introduction », p. 9-20.

² Ce livre érotique de 1655, à la paternité incertaine, est considéré comme un des premiers romans libertins français.

